

Fin(s) du monde

Jean Pichette

Numéro 780, septembre–octobre 2015

Danger : impasse du progrès

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

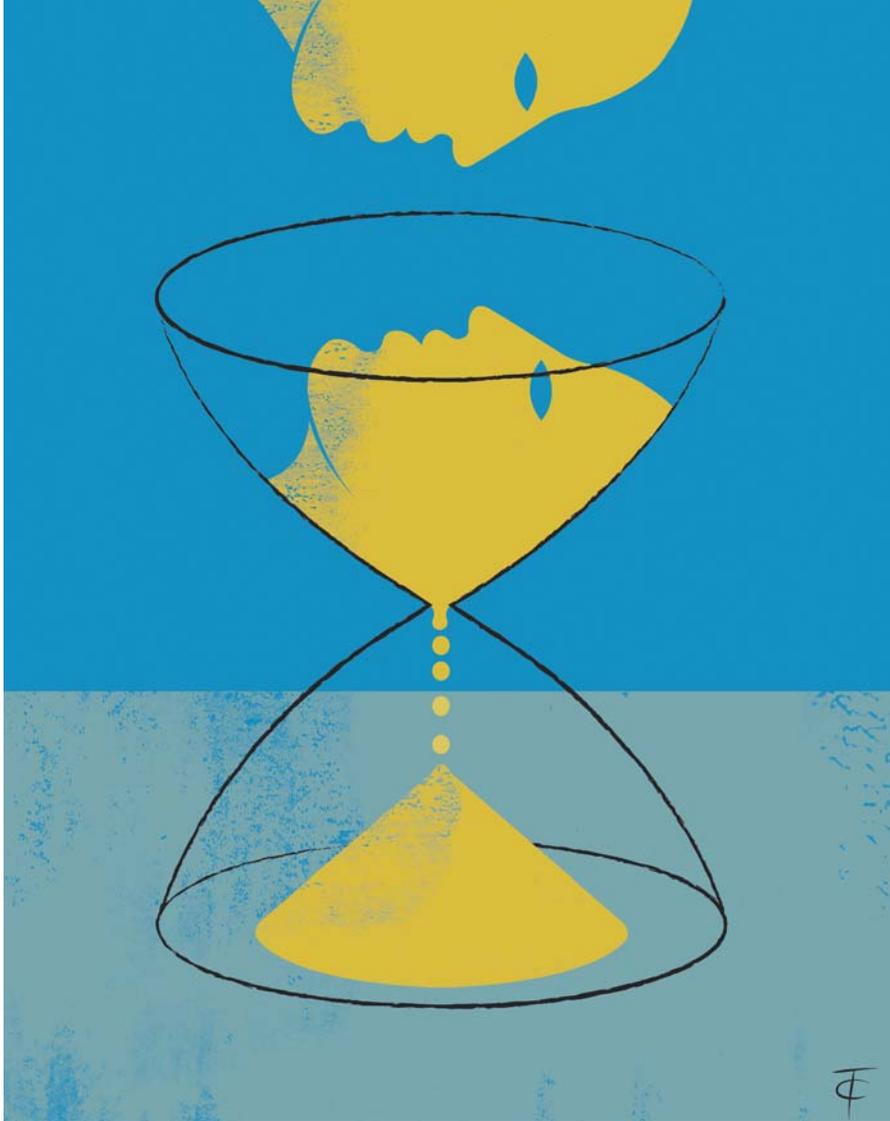
0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pichette, J. (2015). Fin(s) du monde. *Relations*, (780), 19–20.



Christian Tiffet, *La conscience intime du temps*, 2015

Fin(s) du monde

Il nous faut résister, au nom de notre présence au monde, à un certain progressisme qui carbure au fantasme de l'individu tout-puissant, cherchant à effacer les traces du temps et, avec elles, les cultures et l'idée même de société.

JEAN PICHETTE

Au royaume de la marchandise, on n'en finit jamais avec la consommation. Marx dénonçait jadis une logique d'exploitation obligeant les prolétaires à vendre, pour survivre, la seule chose qu'ils possédaient : leur force de travail. Il faut croire que le « progrès » a fait de grands bonds depuis : l'air du temps ne cesse de nous seriner qu'aujourd'hui, rien ne saurait s'opposer à quelque échange que ce soit, en autant que les parties en cause agissent de façon autonome, conformément à leur volonté propre. La « souveraineté du consommateur » a le dos large, de plus en plus large. Héritière d'une conception de la liberté devenue

simple affirmation vide de toute contrainte, elle chante la gloire d'une autonomie se déclinant désormais comme refus de tout ce qui brimerait l'exercice de la toute-puissance (présumée) de l'individu. Chacun se prenant désormais pour le nombril du monde, il peut du coup se croire sans nombril, cette marque « osant » encore rappeler qu'il s'inscrit dans une lignée, dans un temps qui le précède et le dépasse. À quand la chirurgie plastique pour effacer ce signe de l'opprobre, qui questionne jusque dans notre chair le fantasme d'un individu auto-fondé ?

Le temps : on dit de lui qu'il est devenu un « bien » de plus en plus rare. Nous en manquons tous, semble-t-il. *Tempus fugit*, disait Virgile. Le temps fuit. Oui, il nous file entre les doigts, comme un liquide trouvant son chemin à travers les obstacles se dressant devant lui. Et pourtant. Pourtant. Nous durons. Le monde dure. Mieux : il se maintient. À travers les souvenirs de mon défunt père, les sourires de mon enfant ou les baumes d'une journée que le soleil accueille timidement, offrande au labueur de ceux et celles qui nous ont précédés. Nous sommes tous les enfants du temps. Une toile aux ramifications infinies se tisse len-

L'auteur est sociologue et philosophe

tement, par-delà et par-devers nous: elle dessine la géographie d'un espace informé par le temps. Le temps: filtre de notre présence au monde. Plus encore, architecte de cette présence. «Conservatoire» du monde...

Conservatoire, conservation, conservateur: suspect tout cela... Faudrait-il donc plutôt s'échapper du temps, ou mieux travailler à sa fin? Singulier déplacement: on passerait ainsi de la peur de la «fin des temps» à la célébration de la «fin du temps». Vaste chantier! Mais surtout, véritable travail de Sisyphe. Il suffit de nous regarder, individuellement et collectivement, pour prendre la mesure de l'effort exigé... et consenti, jour après jour, heure après heure, minute après minute. Se libérer du temps n'est pas une sinécure, c'est le moins qu'on puisse dire. Pour ne pas s'engluer dans son legs, il faut savoir surfer sur sa crête, ce moment fugace d'un «présent» qu'il faudrait fuir dès qu'on l'accoste, avant qu'il ne devienne «passé»... Tâche sans fin,

Nous participons ainsi à l'érection d'un monde où, certes, tout va plus vite, mais dans lequel, surtout, on sait de moins en moins où on va. L'essentiel est d'aller vite, de plus en plus vite.

évidemment: le passé n'est jamais qu'un présent qui s'est trop attardé. Il faut donc le dépasser, et vite, fût-ce au nom d'un «futur» lui-même condamné à passer rapidement l'arme à gauche. Les futuristes, Marinetti en tête, avaient très bien compris cette logique. Dans son manifeste publié en 1909, ce premier mouvement d'avant-garde annonçait déjà un monde, le nôtre, qu'il s'agissait de «construire». «Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles!... À quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'Impossible? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.»

La vitesse: ultime vecteur de liberté? C'est en tout cas ce que chantent aujourd'hui tous les hérauts des technologies, aux sirènes desquels nous cédon nous à divers degrés. Nous participons ainsi à l'érection d'un monde où, certes, tout va plus vite, mais dans lequel, surtout, on sait de moins en moins où on va. L'essentiel est d'aller vite, de plus en plus vite, afin de ne pas être dépassé dans une course dont les *losers* (terme connoté d'un profond mépris à l'égard des «perdants», dans ce qui n'est pourtant pas un jeu) sont de plus en plus sommés d'assumer eux-mêmes les conséquences de leur incapacité à suivre la parade. Logique terrifiante, certes, mais qui relève d'une dynamique sociale ayant placé l'obsolescence programmée en son centre: faire table rase du passé, au nom de la «libération» des individus, n'est-ce pas là le projet fou qui anime notre monde? Ce ne sont pas seulement les machines qui sont ainsi appe-

lées à être dépassées de plus en plus rapidement, ce sont d'abord les formes du rapport à autrui qui sont renvoyées dans les poubelles de l'histoire, comme si ces formes (culture, coutumes, etc.) à travers lesquelles une société se représente et se déploie dans le temps ne faisaient que brimer l'émergence d'une liberté individuelle devenue la seule mesure de ce qui serait ou non légitime. Dans ce grand ballet nihiliste, tout devient possible parce que plus rien ne dure – plus rien ne doit durer. Le monde devient un gigantesque réservoir de moyens sans fins, où nous sommes tous invités à jouir, chacun dans son coin, des possibilités offertes par les technologies pour nous aider à réaliser nos rêves d'individus «souverains». Faut-il s'étonner, dans cette perspective, que les frontières entre conservatisme et progressisme soient devenues si poreuses? Comme si le progrès consistait, pour l'individu, à se libérer de toute contrainte d'autrui, à se dépendre de toute valeur partagée, l'idée même de valeur apparaissant comme une forme de tyrannie face à la toute-puissance individuelle que rien ne saurait, par définition, limiter; et comme si, à l'inverse, le conservatisme impliquait de «geler» l'histoire et d'éradiquer toute possibilité de changer le monde. Dans ce radicalisme de pacotille, il n'y a plus de politique possible: la société est réputée incapable de se réfléchir et d'agir sur le sens de son développement dans le temps parce qu'elle doit s'effacer entièrement devant l'individu-roi.

Et pourtant, ai-je écrit, nous durons, chacun d'entre nous, entre un début et une fin ponctués de maintenant qui n'épuisent jamais notre présent, ni, surtout, notre présence au monde. Une présence qui n'est pas faite que du temps qui passe mais aussi de celui qui vient, qui se construit patiemment dans la richesse d'une communauté de rapports permettant d'éprouver, ensemble, la beauté du monde et du sentiment d'exister avec et à travers autrui. Bien sûr, nous sommes ici très loin du fantasme de la toute-puissance de l'individu auto-fondé. Mais c'est précisément le partage de fins trouvant ultimement leur grandeur dans les petites choses du quotidien qui permet d'éviter de transformer l'autre en un instrument, en une «chose» dès lors promise à être jetée quand elle n'aurait plus d'utilité. Ces fins communes sont le terreau du politique et son véritable horizon. À l'encontre d'une logique d'instrumentalité illimitée faisant le lit de la technoscience, elles seules peuvent nourrir un idéal de justice pétri dans la reconnaissance de «l'évidence sensible, morale, esthétique que tout ce qui compte existe déjà, sauf la justice entre les hommes» (Michel Freitag). À défaut de reconnaître cette évidence, tout deviendra de plus en plus indifférent. La logique mortifère de la *tabula rasa* pourrait alors trouver son terme dans la fin du monde, dans la destruction «programmée» – par abandon de notre responsabilité collective, responsabilité à la fois politique et ontologique – d'un monde condamné parce qu'il aurait renoncé à toutes fins partagées. ●